61e ANNÉE — MAI 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

L'Avenir du Spiritisme

I

Au milieu des événements tragiques qui se déroulent, la pensée anxieuse cherche à percer les brumes et les ombres de l'avenir, à soulever le voile qui le dérobe à nos yeux. Elle se demande ce que sera demain. Alors que tout semble s'écrouler autour de nous, elle rêve d'une reconstitution de l'ordre social et planétaire.

Depuis cinquante ans, nous travaillons à préparer un monde où les hommes apprennent à s'aimer, à vivre dans la sainte communion de l'intelligence et du cœur. Et nous assistons à une suite ininterrompue de luttes sauvages, aux efforts gigantesques de l'esprit de domination

cherchant à asservir les peuples, à les courber sous son joug ! Qui donc apprendra aux hommes les véritables lois, à évoluer librement dans la paix et l'harmonie ? A ce moment, la doctrine des Esprits nous apparaît comme un rayon consolateur, comme un astre nouveau, se levant sur un monde de décombres et de ruines.

Les sceptiques nous répondront par un sourire railleur. Ils nous demanderont si vraiment le spiritisme est susceptible de jouer un rôle régénérateur. Comme argument, il nous suffira de mesurer le chemin qu'il a parcouru et les progrès réalisés depuis la mort d'Allan Kardec. Nous pourrons dire que nos efforts communs n'ont pas été vains, et que la vérité et la grandeur des Idées que nous défendons commencent à se répandre et à pénétrer partout.

Au cours de mes nombreux voyages dans toutes les directions, et des séjours que j'ai faits en des milieux très différents, j'ai pu suivre les progrès sensibles et croissants de l'Idée spirite dans l'opinion générale. Depuis trois années, sous le coup des événements qui s'accomplissent, au milieu du grand drame qui secoue le monde, bien des âmes s'attristent et les pensées se tournent vers l'Au-delà, avides de consolations et d'espérances.

Partout on sent le vide, le néant des théories matérialistes, leurs conséquences funestes dans l'ordre social.

Partout on sent, à un degré égal, l'insuffisance, l'indigence des enseignements dogmatiques, leur impuissance à panser les plaies, à consoler la douleur et à expliquer la destinée humaine.

Partout il y a des foules qui demandent à venir à nous et vers qui nous devons aller.

Quel doit être l'objectif essentiel du spiritisme ? D'abord, provoquer, rechercher, coordonner les preuves expérimentales de la survivance. Cette recherche de la vérité doit être poursuivie à l'aide d'un contrôle rigoureux et méthodique. Les justes exigences de l'esprit moderne nous imposent de passer tous les faits au crible d'un impartial examen et nous devons nous prémunir contre les dangers de la crédulité et des affirmations prématurées.

Ch. Richet et d'autres nous ont souvent accusés de manquer de rigueur dans nos recherches et nos expériences.

En s'appuyant sur des preuves bien établies, sur des bases solides, le Spiritisme doit préparer, rénover l'éducation scientifique, rationnelle et morale de l'homme dans tous les milieux.

L'action du Spiritisme doit donc s'exercer dans tous les domaines : expérimental, doctrinal, moral et social. Il y a en lui un élément régénérateur dont nous pouvons tout attendre, tout espérer. On peut dire

qu'il est appelé à devenir le grand libérateur de la pensée asservie depuis tant de siècles. C'est lui qui jettera de plus en plus dans le monde des germes de bonté, de fraternité humaine et ces germes fructifieront tôt ou tard.

Nous sommes impatients, parce que notre vie est courte, et nous trouvons que les progrès sont lents. Mais déjà nous pouvons dire que le Spiritisme a plus fait, en cinquante ans, que n'importe quel autre mouvement de la pensée dans le même laps de temps, à n'importe quel âge de l'Histoire.

Nous sommes impatients, et notre pitié s'émeut à la vue des ignorances des routines, des préjugés, des souffrances et des misères de l'Humanité, surtout à l'heure présente, et nous voudrions obtenir des résultats immédiats. Mais déjà nous pouvons voir que peu à peu tout change, tout évolue autour de nous, sous la pression des événements et le souffle des idées nouvelles. Bien des obscurités se dissipent, bien des résistances s'évanouissent. Les haines que nos croyances soulevaient autour d'elles se changent souvent en sympathies, quelquefois en amitiés, tant il est vrai que les hommes ne se combattent, ne se méprisent que parce qu'ils s'ignorent. L'œuvre magnifique du Spiritisme sera de rapprocher les hommes, les nations, les races, de former les cœurs, de développer les consciences ; mais, pour cela, il faut le travail, la persévérance, l'esprit de dévouement et de sacrifice.

***

La guerre ne nous a pas seulement révélé un danger extérieur avec lequel nous aurons longtemps à compter ; elle nous a montré aussi les plaies vives, les maux intérieurs dont souffre notre malheureuse patrie. Contrastant avec les vertus héroïques de nos soldats, avec l'attente stoïque et laborieuse des gens de l'arrière, des scandales politiques ont éclaté, laissant voir à nu la déchéance de certaines consciences, l'oubli complet de la loi du devoir et de celle des responsabilités.

Nous n'hésitons pas à rechercher la cause de ces maux dans l'enseignement confus que l'Etat dispense aux générations, enseignement dépourvu d'idéal, de grandeur, de beauté morale, impuissant à tremper les caractères, à les préparer aux dures nécessités de l'existence. Il en résulte que, dans notre monde voilé de tristesse, noyé de sang et de larmes, beaucoup d'âmes sont livrées aux oscillations de l'incertitude, de la passion, et, trop souvent même, au doute et au désespoir.

Il est vrai que sous le coup des épreuves, on sent naître partout un vague désir de croire ; mais on ne sait à quelle foi se rattacher. Les affirmations dogmatiques, appuyées sur des textes dont l'authenticité

est contestable, ont fait leur temps. Le Spiritisme, seul, par les preuves qu'il fournit de la survivance, par la démonstration expérimentale que la vie est un devoir toujours renaissant et que tous nos actes retombent sur nous, peut introduire dans l'enseignement national des éléments suffisants de rénovation.

Il est devenu évident, pour tout penseur, que les sociétés humaines ne parviendront jamais à l'état de paix et d'harmonie par des moyens politiques, mais plutôt par la réforme intérieure et individuelle, c'est-à-dire par une éducation, un entraînement moral qui améliorent la collectivité, en perfectionnant chaque individu. Les lois, les décrets, les conventions ne suffisent pas ; il faut un enseignement qui fixe le rôle et la place de l'être dans l'univers, qui assure la discipline morale et sociale, sans laquelle il n'est ni force, ni stabilité pour un pays. Il en est de même pour la liberté, dont la réalisation n'est possible que si elle s'allie à la sagesse et à la raison.

Dans ses éléments essentiels, la doctrine des Esprits nous procure les ressources nécessaires pour fonder cet enseignement. Elle démontre que la liberté a son principe dans le libre arbitre de l'homme, mais que ce libre arbitre est toujours proportionné à nos mérites et à notre degré d'évolution. Par là, cette doctrine lui donne une sorte de consécration. Lorsqu'elle rayonnera sur le monde, alors seulement on verra cesser les luttes barbares qui ensanglantent périodiquement notre planète arriérée.

On pourrait donc dire que les vulgarisateurs du Spiritisme sont les meilleurs artisans de la paix universelle, dans la tâche qu'ils poursuivent, tâche dont ils ne connaissent que les duretés, sans en recueillir encore ni les joies, ni les fruits. Mais, quand la haine aura fini de régner en souveraine sur la terre, l'Histoire saluera ces bons ouvriers de la pensée ; la liberté gardera la mémoire de ceux qui ont fixé ses bases, tracé sa voie, facilité son essor.

(*A Suivre*) Léon DENIS.

Création d'un Comité Central du Spiritisme

En deux articles : *Les Temps sont venus*, et *Signes Précurseurs*, publiés ici en janvier et février derniers, nous avons montré que le devoir qui s'impose à l'heure présente à tous les spirites est, non seulement de répandre les vérités qu'ils possèdent, mais encore de mettre de côté

toute rivalité d'amour-propre, d'abandonner toute entreprise qui, n'ayant, au fond, qu'un but d'intérêt personnel, serait vouée à un échec qui ne pourrait qu'être nuisible à la cause que nous servons, et enfin, et surtout, de se mettre résolument à l'œuvre pour réaliser *l'union* qui doit assurer le triomphe final.

Nous avons dit que la plus grande cause de faiblesse, pour le spiritisme, réside dans la dispersion de ses forces. Allan Kardec y voyait un des plus grands obstacles qui pouvaient entraver la propagande, et la pensée dominante des dernières années du Maître, fut l'organisation d'une *direction unique*, dont ses *Œuvres Posthumes* nous ont laissé le plan.

Nous avons annoncé que, groupés par l'initiative d'un propagateur dévoué, des hommes de bonne volonté s'occupaient de la réalisation des projets d'Allan Kardec. Nous pouvons ajouter, aujourd'hui, qu'un *Comité Central* est complètement constitué : Composé des hommes les plus en vue, les plus autorisés par leurs lumières, leur science ou leur sagesse, il est prêt à entrer en fonctions dès que les événements que nous traversons auront pris fin.

On ne peut s'occuper, en ce moment, que du salut de la Patrie ; mais la France délivrée, le *Comité Central* pourra se réunir, et l'*Union Fraternelle* projetée par Allan Kardec sera réalisée enfin.

Courage donc, et confiance! Que les rangs se resserrent dans nos groupes spirites, autant que le permettent les vides laissés par ceux qui nous ont précédé dans l'Au-delà, ou qui luttent encore sur le front. Tout est prêt, c'est la victoire de nos armées qui doit donner le signal de la réunion du *Comité Central*. Ce sera un beau jour pour notre chère Patrie, et le commencement d'une ère nouvelle qui verra resplendir notre doctrine sur le Monde entier.

KERMARIO.

La Preuve par les Faits et par la Science

(*Suite*)

Il ne suffirait cependant que d'un peu de bonne volonté pour se rendre compte de ce qui existe, proclamer la vérité avec nous si nous avons raison, ou nous confondre si nous sommes des imposteurs; car les manifestations psychiques sont nombreuses, et les preuves arrivent de tous côtés. Mais nous savons assez, par de retentissants précédents, ce qui

arriverait, et c'est pourquoi nous ne cessons de demander aux incrédules systématiques, de consentir à un examen sérieux. Lorsqu'ils auront *vu* que des forces invisibles existent, qu'elles se manifestent dans des conditions où aucune supercherie n'est possible, que ces forces sont mises en mouvement par une volonté indépendante, et intelligente incontestablement, ils seront bien obligés d'en convenir ! Et alors, ils prendront rang dans la grande phalange spirite, car nous ne les croyons pas capables de mettre tout sur le compte d'un démon auquel ils ne croient pas.

D'ailleurs, même en dehors des preuves matérielles que nous nous offrons à leur donner, comment peuvent-ils admettre que, alors, ils le savent bien, que rien ne se perd dans la nature, que la matière elle-même ne fait que se transformer, comment peuvent-ils admettre que ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus élevé dans l'être humain, raison, volonté, intelligence ; tout ce qui le met au-dessus de la matière à laquelle il commande et qui lui obéit, tout ce qui constitue enfin sa véritable individualité, disparaisse à jamais, en un instant, au moment où il achevait de s'assurer les connaissances que sa seule raison d'être, sur la terre, avait été précisément d'acquérir !

Non, cela n'est pas possible; la RAISON, à laquelle seule les matérialistes veulent croire, la RAISON nous dit à tous qu'alors que tout renaît dans la nature, la conscience, la RAISON même, ne peut pas finir dans le néant. Le néant n'existe nulle part : cela est bien établi par la science.

***

Camille Flammarion, dans une conférence faite au mois de décembre dernier, disait : « ...Notre but à tous, est d'étudier l'âme humaine... C'est par l'analyse de facultés inconnues jusqu'ici de la psychologie classique des écoles, que nous devons désormais faire cette étude. La vue sans les yeux représente une de ses facultés inconnues... S'il y a un assemblage de mots capable de faire hurler d'indignation l'esprit d'un homme de science, c'est assurément celui-ci : La vue sans les yeux...

« Pour ma part, j'ai été des années et des années sans vouloir entreprendre aucun examen sur cette question, malgré toutes les affirmations que j'avais rencontrées dans les ouvrages des magnétiseurs.

« Un astronome est le dernier des humains qui puisse être disposé à accueillir l'étude d'un pareil problème, et je ne pouvais m'empêcher de songer aux somnambules des foires ainsi qu'à tous les trucs de prétendus, liseurs de pensées dont les exercices de salons nous amusent. »

Cependant, le savant conférencier, à la suite d'une longue et minutieuse enquête sur les phénomènes psychiques, ayant été amené à contrôler de nombreuses observations dignes de foi sur la vue à distance en rêve, et ayant étudié sans parti-pris ce sujet, il a cru pouvoir affirmer dans son livre *L'Inconnu* (1), la déclaration suivante : « On peut voir sans les yeux, entendre sans les oreilles, non point par une hypéresthésie du sens de la vue ou de l'ouie, car ces observations prouvent le contraire, mais par un sens intérieur, psychique, mental. »

Et il cite des faits prouvant que plusieurs cas de vue à distance, ou de choses cachées, ne sont pas de simples lectures de la pensée dans le cerveau d'autrui. Par exemple, ce cas d'un somnambule qui, dès qu'il était endormi, se levait, prenait du papier et se mettait à écrire des pages de sa composition. Lorsqu'une page était pleine, il la relisait tout haut d'un bout à l'autre sans le secours de ses yeux puisqu'il était endormi. Si quelque chose alors lui déplaisait, il le retranchait, et écrivait par dessus, les corrections qui étaient d'une justesse surprenante.

Le témoin du fait, pour s'assurer si le somnambule ne faisait alors aucun usage de ses yeux, mettait un carton sous son menton, de façon à lui dérober la vue du papier qui était sur la table, mais il continuait à écrire sans s'en apercevoir.

Cette démonstration de la réalité de la vue par une faculté psychique intérieure, apporterait donc une preuve de plus de l'existence de l'âme.

« Mes auditeurs savent, dit à ce sujet Camille Flammarion, qu'un grand nombre de faits constatés aujourd'hui par les méthodes scientifiques modernes les plus sévères, ont à peu près renversé tout l'édifice classique du XIX^e^ siècle sur la prétendue prédominance de la matière, et démontre que l'esprit règne partout, dans l'espace et dans les êtres. *Le matérialisme est une immense erreur.* »

De son côté, sir Oliver Lodge, membre de la Société Royale de Londres, et recteur de la faculté des sciences de Birmingham, après avoir aussi regardé pendant longtemps avec le plus profond dédain les phénomènes du spiritisme, dut, après s'être enfin décidé à les étudier, se déclarer comme William Crookes et tous les autres, entièrement convaincu.

« Les raisons qui m'ont amené à cette conclusion — écrit-il — ne reposent ni sur une théorie, ni sur un argument philosophique, mais sur ceci : Après avoir essayé bien des hypothèses, je me suis trouvé contraint, par évidence probante, à reconnaître le fait tout simple de la possibilité de converser, sous de certaines conditions, avec des per-

(1) *L'Inconnu*, nouvelle édition revue et complétée en deux volumes.

sonnes ayant récemment vécu sur la Terre, et de recevoir d'elles des communications ou des messages, bien que ces personnes eussent perdu, par la mort, leurs moyens habituels de manifestation... Je reconnais toute l'importance, toute la gravité de cette conclusion, qui devra avoir des conséquences incommensurables le jour où elle sera acceptée par la race humaine... si ce jour arrive jamais. »

Pourquoi donc tous les sceptiques, tous les matérialistes ne suivraient-ils pas de si hauts exemples, et, comme William Crookes, Camille Flammarion, Oliver Lodge et tant d'autres, ne consentiraient-ils pas à examiner *les faits* ?

Nous n'aurions nul besoin d'insister pour ceux qui se sont tant soit peu occupés des manifestations d'ordre psychique, et de nos relations avec l'Au-delà. Mais nous ne devons pas craindre de multiplier les exemples, même les plus ordinaires, surtout lorsqu'ils sont appuyés par le témoignage d'hommes qui sont connus tout autrement que comme de simples rêveurs, ou les agents d'une superstition quelconque.

Voici un fait qui remonte à 1871. Il est raconté par Clovis Hugues (1), depuis député, et alors détenu à Marseille, pour avoir écrit dans un journal, un article qui lui avait valu quelques années de prison. Il pouvait voir là Gaston Crémieux, condamné à mort, lui, parce qu'il avait accepté de la Commune, le poste de Préfet des Bouches-du-Rhône.

Un jour, dans la prison, à l'heure de la promenade, comme on traitait, au hasard de la causerie, la question de Dieu et de l'âme immortelle, quelques camarades, dit Clovis Hugues, s'étant proclamés athées et matérialistes avec une véhémence peu ordinaire, je leur fis remarquer, sur un signe de Crémieux, qu'il était peu convenable, de notre part, de proclamer ces négations devant un condamné à mort qui croyait en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Le condamné me répondit en souriant :

— Merci, mon ami. Quand on me fusillera, j'irai vous faire la preuve en manifestant dans votre cellule.

Le matin du 30 novembre — continue le narrateur matérialiste — à la pointe du jour, je fus subitement réveillé par *un bruit de petits coups secs* donnés dans ma table. Je me retournai, le bruit cessa, et je me rendormis. Quelques instants après, le même bruit recommença. Je sautai alors de mon lit, je me plantai bien éveillé devant la table : *le bruit continua.* Cela se reproduisit encore une ou deux fois, toujours dans les mêmes conditions.

Au saut du lit, tous les matins, j'avais l'habitude de me rendre, avec la complicité d'un bon gardien, dans la cellule de Gaston Crémieux...

(1) L'*Inconnu*, E. Flammarion, Editeur.

Hélas ! il y avait, cette fois, les scellés sur la porte, et je constatai, l'œil braqué sur le judas, que le prisonnier n'était plus là. J'avais à peine fait cette terrible constatation que le bon gardien se jetait dans mes bras tout en larmes : ils nous l'ont fusillé ce matin, à la pointe du jour ; mais il est mort bien courageusement.

...Tel est mon récit. Je vous l'ai écrit tel qu'il m'est revenu sous la plume... J'étais dans mon état normal, je ne me doutais pas de l'exécution et j'ai parfaitement entendu cette série d'avertissements. Voilà la vérité nue. »

Clovis Hugues, absolument dégagé de toute influence religieuse, matérialiste convaincu, ne peut être raisonnablement accusé d'avoir raconté une histoire qui n'aurait existé que dans son imagination. Bien que le cas qu'il rapporte n'ait rien d'extraordinaire et qu'il soit des plus fréquents, les sceptiques pourraient donc s'y arrêter un moment, et se demander s'il n'y a pas là autre chose qu'un simple fait qu'on doit attribuer au hasard ! Ce pourrait être le point de départ d'autres constatations qui les conduiraient rapidement sur le chemin de la Vérité.

Eugène Pelletan, qui fut l'un des adversaires les plus résolus du troisième Empire, et qui, avec Jules Favre, Gambetta, Rochefort et quelques autres fit partie du gouvernement de la Défense Nationale au 4 septembre 1870, déclare que par l'irrésistible logique de l'idée, il croit que la vie aura l'espace infini pour lieu de pélérinage ; que l'homme ira donc, de soleil en soleil, montant toujours la hiérarchie de l'existence, selon son mérite et son progrès.

Encore donc un des esprits les plus affranchis de tout préjugé religieux, qui admet l'évolution de l'être humain à travers les vies successives.

Et combien d'autres ne pourrions-nous pas citer ?

Que les matérialistes donc ne s'obstinent pas à nier l'évidence, et à repousser comme impossibles, des faits dont l'authenticité est certifiée par des hommes éminents dans la science, dans les lettres ou dans les arts. Et qu'en aussi bonne compagnie ils se décident enfin à examiner les preuves qui leur sont offertes de la lumineuse destinée que nous devons réaliser dans l'Eternité. Personne ne croit plus à la menace de l'Enfer, et le temps est passé où les esprits timorés pouvaient reculer devant les railleries de l'ignorance. Il n'y a de ridicules aujourd'hui que ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir, car cela ne peut absolument rien changer à ce qui est.

(*A Suivre.*) KERMARIO.

L'Avènement du Spiritisme

L'homme le plus sensé a ses travers : nous avons presque tous celui de prophétiser, sans cesse poussés par le désir de faire des incursions dans l'avenir, à moins que, momentanément très satisfaits du présent, nous n'éprouvions pas le moindre besoin d'en sortir. Il y a même des gens chez qui cette manie, innocente d'ailleurs, un peu ridicule néanmoins, va jusqu'à se persuader naïvement qu'ils ne se trompent guère ; ils prennent des airs d'oracle, et, comme dans la multitude de leurs erreurs se glissent par hasard quelques verités, ils retiennent uniquement celles-ci avec une excellente opinion de leur flair. Si cette assurance prête à rire, elle en impose à certaines personnes de leur entourage. Que de fois ne vous est-il pas arrivé, au sujet de graves évènements et de leurs conséquences futures, de reproduire l'opinion écrite ou parlée d'individus dont le jugement n'avait pas plus de portée que le vôtre, malgré le ton péremptoire qu'il affectait ; ! Vous ne répétiez pas : « Un tel a dit », ce qui eût singulièrement diminué l'autorité du propos ; vous employiez la formule : « On dit » et cette expression vague conférait à une opinion hasardée une importance qu'elle n'avait pas du tout. C'est ainsi que, par une sorte de piperie inconsciente, il nous plaît, quand nous y trouvons un intérêt, de donner à un sentiment individuel un caractère général. Il est certes légitime de bâtir des inductions sur des faits ; mais les esprits les plus judicieux commettent souvent de grosses erreurs, parce qu'ils ne sont pas exempts de préjugés et que la réalité ne se façonne pas d'après nos préférences. Il est donc sage, si on cède à la tentation de prophétiser, de ne pas trop abonder dans sa propre opinion et de faire prudemment sa part au doute, ne serait-ce que pour se ménager, au cas où on s'illusionnerait, l'avantage de ne pas paraître avoir été absolument dans le faux.

Je pense en ce moment à cette foule d'incrédules, les uns ignorants, d'autres instruits, certains remarquables par le caractère autant que par le talent, qui s'en vont partout avec ces mots fatidiques : La religion se meurt ! La religion est morte ! Que la religion ait disparue en apparence du moins, d'un grand nombre d'âmes, il y aurait de l'aveuglement à le contester. N'imitons pas les dogmatiseurs de droite ou de gauche qui, férus d'une idée, se figurent qu'il est impossible, à moins qu'on ne soit de mauvaise foi, d'en professer une contraire. Ces passionnés, qui ne sont pas toujours des convaincus, ont le tort de couler tous les esprits

dans un même moule. Ils seraient enclins, par excès de zèle, s'il n'y avait par bonheur des empêchements, à pousser de force les contradicteurs dans leur parti, oubliant que le plus sûr moyen de rendre antipathique la vérité, c'est de l'imposer.

Pendant qu'ils prophétisent la fin de la religion, on voit poindre un germe qui semble les braver avec une espèce d'ironie. L'arbre mutilé par la tempête a perdu beaucoup de branches; au printemps, des pousses vigoureuses surgissent du tronc, en promettant une frondaison abondante. Quelque chose de nouveau se fait pressentir dans le monde spirituel. Vous venez de parler contre les prédiseurs observerez-vous ; ne voilà-t-il pas que vous les imitez ? Toujours le cas du médisant qui, très informé des misères d'autrui, n'aperçoit pas les siennes ! Cette remarque, il faut en convenir, est si juste qu'elle vous ferme la bouche. Cependant la raison ne vous interdit pas, lorsque nous constatons des symptômes, d'incliner vers des vraisemblances qui, poussées à un degré éminent, deviennent des certitudes dont on a un sentiment irrésistible, quoique la preuve ne soit pas irréfragable.

Nous assistons, depuis un demi-siècle, au développement d'une idée qui, admise par une faible minorité, commence à se propager sérieusement. Elle n'est pas confinée dans une secte limitée à une région ; elle est répandue dans toutes les parties du globe et exposée dans des ouvrages écrits en diverses langues dont quelques-uns sont signés des plus grands noms. Ses adhérents ne se recrutent donc pas exclusivement dans la foule des naïfs prompts à s'abuser ; on cite des physiciens, des chimistes, de mathématiciens, des physiologistes, des psychologues de haute renommée qui y sont venus peu à peu avec mille précautions, d'autant plus fermes dans leur conviction qu'ils ont mis plus de temps à se décider. Il y aurait de la témérité à indiquer, même approximativement, le nombre de ses adeptes, car, pour en faire le recensement, il faudrait étendre ses investigations au monde entier, et d'ailleurs, eu eût-on les moyens, on n'aboutirait à rien de précis, parce que beaucoup, par crainte de l'opinion, refuseraient de s'inscrire. On a cependant le droit de supposer, sans manquer de bon sens, que tant de livres et de périodiques ne paraîtraient pas, s'il n'y avait, pour les lire, un public considérable où figurent, aux côtés des fervents, les partisans trop timides et les curieux bien disposés qui constituent les réserves de l'avenir.

Un trait caractéristique des partisans de cette idée, du moins de ceux qui ont quelque valeur intellectuelle, c'est d'être des esprits positifs et non des illuminés, ainsi que le supposent des juges superficiels. Le jour où, pour la première fois, ils eurent la révélation de cette vérité, ils purent dans la commotion provoquée par l'étonnement, ne pas être complète-

ment en possession d'eux-mêmes ; grâce à l'accoutumance, ils se sont ressaisis, et, sous la diversité des tempéraments, les uns ardents, les autres froids, vous distinguez une croyance fondée sur des faits sans aucune exaltation. Si, des savants à l'esprit fortement discipliné, nous passons aux gens simples qui s'en vont à l'aventure, nous voyons pousser, comme des plantes parasites, sur ces faits mal interprétés des imaginations puériles. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car l'homme, dans tous les temps, même dans des milieux de forte culture, est ainsi constitué qu'il ne peut adopter une vérité sans la pervertir, ce qui ne l'empêche pas, quoique dénaturée, de rendre des services. Quoi qu'il en soit, nous sommes sur le terrain de l'expérience et non dans les nuages.

Ce mouvement spirituel qui s'étend à toutes les couches de la société prend une allure religieuse. Ces phénomènes, sinon tous, du moins certains, semblent à première vue nous apporter une révélation de l'au-delà. Or, comme la doctrine de la vie future occupe une place centrale en religion, on comprend pourquoi tant d'âmes meurtries se livrent à ce nouveau courant. Beaucoup de malheureux que l'excès de la souffrance avait, non seulement dégoûtés de la vie, mais détournés de Dieu, se réconcilient avec la destinée par la perspective d'un monde meilleur. Il n'y a donc pas d'exagération à soutenir que cette science est, de toutes celles qui ont contribué à améliorer la condition de notre pauvre espèce, la plus incontestablement bienfaisante. Prenez l'homme en apparence le plus heureux : il a amassé une grosse fortune, il a bien établi sa famille, il jouit d'une bonne santé, il est au faîte des grandeurs ; le croyez-vous pleinement satisfait ? Ce privilégié du sort qu'on envie généralement est peut-être dévoré par l'ambition d'avoir davantage. Quoi qu'il en soit, l'argent ne le préserve pas des épreuves communes à tous les hommes ; il n'atteindra pas la vieillesse sans avoir vu mourir quelqu'un des siens ou sans assister à son propre dépérissement, et qui sait même si ses nombreux succès n'ont pas engendré chez lui la maladie de la satiété ? Autant peut-être que le plus misérable de ses serviteurs il a besoin, pour se garantir contre le désespoir, de recourir aux consolations de la foi. Si vous lui démontriez par des faits bien probants la réalité de l'Au-delà, vous l'enrichiriez d'une certitude auprès de laquelle son luxe lui paraîtrait singulièrement terne.

Il est inutile, je pense, d'insister sur l'importance de ce spiritualisme scientifique, positif, rajeuni, plein de promesses, auquel on peut prédire un magnifique avenir.

A quels signes reconnaît-on une institution engagée sur la pente du déclin ? Il fut une époque où l'Eglise, s'arrogeant le privilège de l'infaillibilité que personne n'osait lui contester, sauf un très petit nombre

d'esprits réputés malfaisants, jouissait d'une autorité presque illimitée. Elle disposait, pour réduire à l'impuissance les rebelles, de moyens de répression que l'Etat, sous son inspiration, employait avec une rigueur implacable, puisqu'il s'agissait de venger la Divinité sacrilègement outragée. Le régime de l'Inquisition a répandu la terreur jusque sur le seuil des temps modernes. Peu à peu la raison, représentée par des hommes de génie, a fait son chemin, à la lueur des bûchers, d'abord forcément prudente, puis de plus en plus audacieuse, jusqu'à la conquête définitive de la liberté. L'Eglise, qui imposait jadis sa domination, se voit maintenant dans la nécessité de recourir à la force du raisonnement, ne pouvant plus employer celle de l'Etat, d'où il résulte pour elle une situation difficile. En effet cette raison, son ennemie victorieuse, elle la juge incapable d'aller elle-même à la vérité, et pourtant il lui faut essayer de la convaincre par des arguments, comme si elle avait, malgré son incompétence, la faculté d'en discerner la parfaite justesse. Dans le cas où cette raison imbécile l'approuve, l'Eglise proclame l'efficacité de son argumentation basée sur l'évidence de la vérité qu'il suffit d'exprimer clairement pour la faire admettre ; dans le cas contraire, elle attribue le doute à une dépravation de la conscience. Vous ne croyez pas, donc vous êtes un coupable qu'elle punit de l'excommunication, au défaut de châtiments plus redoutés dont l'immoralité de notre Code lui interdit l'usage. Cependant, pour ne pas s'exposer à trop compromettre son prestige, tout en maintenant la rigueur de ses principes, elle se résigne à des accomodements, mais sans renoncer à l'espoir de reprendre l'influence que la méchanceté des hommes lui a injustement ravie. La réduire simplement au droit commun, c'est commettre une impiété qui entraîne à son avis, des conséquences désastreuses. On pourrait lui objecter qu'à l'époque de sa plus grande prospérité, le mal sévissait autant qu'aujourd'hui, si ce n'est davantage ; elle n'en conviendrait pas, parce qu'on s'aveugle aisément sur ses défauts, pour ne voir que ses vertus, surtout en présence d'un adversaire intéressé à vous critiquer. Ayant le cœur aigri par l'opposition, elle devient de plus en plus hostile à la Société moderne qu'elle estime infectée de rationalisme, de laïcité, de démocratie, de fausse indépendance, par conséquent profondément perverse. La rupture est irrémédiable ; on ne se rencontre guère que pour échanger des propos déplaisants, à moins qu'on ne mette une sourdine à ses prétentions afin de rendre la vie tolérable. Il faut en prendre son parti, l'hérésie coule à pleins bords. Le nombre des libres penseurs augmente continuellement, et, parmi ceux qui restent dans les cadres de l'Eglise, faisant baptiser leurs enfants, bénir leur mariage et enterrer leurs morts par le prêtre, la plupart, retenus par des habitudes, des relations ou

des intérêts, continuent d'aller avec plus ou moins d'assiduité aux offices sans être des croyants soumis. Interrogez-les sur le dogme : vous vous apercevrez qu'ils l'acceptent en bloc et le rejettent en détail. Au Moyen-âge, on les eût brûlés ; de nos jours, le prêtre se montre accomodant, de même que dans un incendie on fait la part du feu pour sauver une portion de l'édifice. Ce ministre de la religion conserve, malgré l'usure de son autorité, une réelle importance, par la faute de ses adversaires qui ne remplacent pas encore les idées qu'ils ont réussi à discréditer. Il est semblable à un grand seigneur fier de ses ancêtres, habitant un imposant manoir un peu délabré où l'on menait jadis une existence fastueuse, obligé de réduire ses dépenses pour ne pas aller promptement à la ruine, laissé dans une sorte d'abandon par le suffrage universel, irrité contre le temps présent et néanmoins destiné à subsister assez longtemps avec un air de distinction, comme témoin d'un passé dont il serait injuste de méconnaître la noblesse. L'histoire ne parle-t-elle pas d'institutions mortes qui furent si puissantes qu'on les croyait éternelles ?

Quelle figure fait le Spiritisme aux côtés de ce vieillard de haute mine ? Qu'il est humble, n'ayant pas une maison à soi, en souci du pain quotidien, à la recherche d'une position sociale, exclu du monde officiel où l'on récolte de l'argent et des honneurs ! Ne vous hâtez pas cependant de porter sur lui un jugement définitif d'après ses apparences de pauvre hère. C'est un jeune homme plein d'originalité, d'ardeur et de confiance, Son nom a percé ; il a produit des œuvres estimées des connaisseurs ; bientôt on ne le raillera pas sans se faire accuser de légèreté en parlant avec décision d'un sujet qu on n a pas étudié, et l'une des preuves de sa valeur, c'est que le grand seigneur à son déclin le combat, dédaigneusement mais avec une pointe de mauvaise humeur. Le nouveau venu n'a certes pas lieu de s'en plaindre, puisque ces attaques le désignent à l'attention d'une multitude de gens qui ignoraient son existence. S'il n'avait construit qu'un système de théologie, sa vogue, quel que fût son génie, serait passagère ; il figurerait dans la liste des penseurs dont les idées ne produisent pas un courant intense où sont entraînés toutes sortes d'esprits, ignorants et cultivés ; il ne s'adresserait qu'à une aristocratie intellectuelle. Sa doctrine repose sur des faits susceptibles d'impressionner la foule, et ces faits, naturels quoique supranormaux, découlent de lois qu'il n'appartient à personne, pas même aux savants les plus vigoureux, de supprimer. Ces lois, on a beau les nier, elles sont là, irrésistiblement actives, multipliant leurs effets, provoquant la curiosité, gagnant des adhésions. Le spiritisme prend désormais l'allure d'un assaillant muni d'armes perfectionnées qui lui permettront de suppléer le

nombre des combattants par la qualité des moyens d'attaque et de défense. L'idée au succès de laquelle il travaille avec obstination est si précieuse que même ses adversaires devraient en souhaiter le succès, surtout en cette époque de désolation immense. Est-il une question plus palpitante d'intérêt que celle de l'Au-delà ? Elle a en religion une importance suprême, puisqu'il serait impossible de croire à l'existence de Dieu, s'il n'y avait pas une autre vie où sont réparées les injustices de celle-ci. Les matérialistes les plus attachés aux biens de ce monde ont des accès de dégoût pendant lesquels leur âme, ordinairement fermée à la foi, est traversée par de subites et fugitives lueurs d'espérance. Hélas! cette croyance, malgré son caractère bienfaisant, a subi le discrédit qui pèse sur le dogme et dont les signes se manifestent dans les propos du vulgaire. « Quand nous sommes morts, c'est pour longtemps ! » disent les négateurs résolus ; « Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent croire ! » disent les indécis ; « il faut bien croire, puisqu'on nous l'a enseigné ! » disent des pratiquants superficiels, ceux-ci non moins incrédules au fond que ceux-là, car une croyance qui n'a pas de profondes racines dans l'âme se flétrit au moindre souffle de l'adversité. La tâche du Spiritisme est de rajeunir la foi par l'emploi de preuves nouvelles qui, venant s'ajouter à quelques-unes des anciennes, leur donnent un regain de vitalité. Aussi ses adeptes se distinguent-ils souvent par une grande quiétude, parce que leur opinion repose, non sur un sable mouvant, mais sur le roc. Il répond à un besoin de notre génération plus impressionnée par des phénomènes scientifiquement constatés que sensible aux affirmations du prêtre. Qu'on le veuille ou non, nous sommes des rationalistes invétérés ; la pratique du suffrage universel nous a inculqué des habitudes d'indépendance incompatibles avec l'autocratie de l'Eglise. Des raisonnements qui entraient sans difficulté dans l'esprit de nos ancêtres trouvent maintenant la porte fermée, parce que nous avons une autre conception de la logique. Ces dispositions, loin d'être défavorables au Spiritisme, lui seront au contraire un moyen de pénétration, lorsque certains préjugés encore vivaces auront disparu. Toutes les grandes choses, a dit Voltaire, ont eu de petits commencements. Nous ne sommes guère qu'à la première phase d'un mouvement spirituel dont nos arrière-neveux verront la belle extension, étonnés qu'il ait rencontré tant d'obstacles. Assurément il ne faut pas rêver l'unanimité, car, dans l'avenir comme dans le présent, l'éclat de la vérité ne frappera pas les yeux d'hommes enfoncés dans la matière ; elle resplendira cependant assez pour rasséréner une multitude innombrable d'âmes qui, fussent-elles la dupe de quelques superstitions, apporteront dans la Société le levain d'un noble enthousiasme.

Enquérons-nous maintenant des phénomènes d'où est sorti le spiritisme et qui contribuent à une recrudescence de la religion.

(*A Suivre.*) Alfred BENEZECH.

Vers la Victoire

Comme autrefois les barbares sortant des sombres forêts de la Germanie qui leur servaient de repaires se ruaient sur notre vieille Gaule, attirés par sa fertilité et ses richesses, par son gai soleil et son beau ciel bleu, leurs dignes fils, les Germains de 1870 et de 1914 ont renouvelé les invasions de leurs ancêtres, et, — plus barbares qu'eux peut-être — systématiquement ravagé notre patrie, projeté son démembrement et la ruine de toutes nos libertés.

Ont-ils pu donner de leur dernière agression une explication quelconque? Non ! Ils se sont jetés sur nous sans raison avouable, et seulement parce que, ayant depuis longtemps préparé leur épouvantable crime contre la Justice et l'Humanité, ils se croyaient les plus forts.

Chez les peuples civilisés, la guerre, quelque horrible, hélas ! qu'elle ait toujours été par elle-même, avait cependant conservé un côté chevaleresque qui, parfois, ne manquait pas d'une certaine beauté.

Eux, dès le premier jour, ont manqué à la parole donnée, cyniquement déchiré tous les traités, fait preuve des sentiments les plus bas, et d'une cruauté aussi froidement féroce que complètement inutile. Ils ont usé de moyens auxquels les peuplades les plus sauvages elles-mêmes n'ont jamais voulu recourir. Ils ont martyrisé des femmes et assassiné des enfants. Ils ont placé devant eux, pour se mettre à l'abri de nos coups, des populations inoffensives. Des Peaux-Rouges n'auraient pas imaginé cela! Ils ont inventé les gaz asphyxiants et l'usage des liquides enflammés; ils se sont mis hors de l'Humanité, et ils n'ont pu vaincre !

Alors, ils ont fait appel à la fourberie, ils se sont livrés aux manœuvres louches, tortueuses. Les propositions de paix honteuse sont venues indirectement. Après leurs gaz empoisonnés, de leurs lignes est parti un souffle pestilentiel destiné à troubler nos consciences. Mais nous avons vu à temps l'exemple de la malheureuse Russie, et nous avons pu éviter ce nouveau danger.

La vieille Gaule ne pouvait pas périr ! Malgré les plus dures épreuves, elle s'est fièrement redressée. Tous les peuples libres sont venus prendre

place à nos côtés pour la défense du Droit, de la Justice, et l'innombrable phalange des héros qui, à travers les siècles, ont fait de notre pays ce qu'il est, combat aussi dans nos rangs, invisible, mais entretenant, dans l'âme de nos soldats, la flamme d'héroïsme, le sentiment de noble sacrifice qui les fera triompher de tout.

Oui, tous, dans leur indomptable foi et leur courage invincible, tous ont élevé devant l'implacable ennemi une barrière infranchissable. L'envahisseur est arrêté, il ne passera pas. Pour lui, l'heure du châtiment approche.

Quant à nous, l'épreuve aura été salutaire. Notre patrie en sortira purifiée et grandie. Des hommes néfastes l'avaient conduite à deux doigts de sa perte. Poussé par l'opinion publique, soutenu par toutes les forces de l'Union sacrée, un grand patriote, Clémenceau, en qui semble s'être incarnée l'âme de la défense nationale, a pris les rênes du gouvernement. Tous les cœurs vibrent à l'unisson, les consciences ébranlées se sont ressaisies, on sent bien qu'il y a quelque chose de changé.

Sur le front, sous la direction unique de Foch, la lutte se poursuit ardente, magnifique. A l'arrière, les traîtres sont rejetés dans l'ombre, la justice immanente suit son cours. Partout, la confiance, une confiance profonde, absolue, a fait place à l'incertitude des mauvais jours, et la Victoire plane déjà au-dessus de nos admirables armées, prête à couronner leur ultime effort.

Nos chers invisibles, ceux de la vieille Gaule, comme ceux qui font chaque jour noblement le sacrifice de leur vie nous le répètent sans cesse : la Patrie sortira plus grande de la tourmente, la Liberté ne périra pas.

LAUSER.

Les Précurseurs

A mesure que les années se précipitent, conduisant chaque siècle à sa fin, il se produit, parfois subitement, de tels changements, de telles modifications dans l'équilibre et la nature des peuples que l'on reste saisi de crainte et d'admiration tout à la fois.

Il semble que le Ciel a de délicates attentions en suscitant des hommes dont le génie découvre quelque loi nouvelle. Dans tous les domaines, dans toutes les branches accessibles à la raison humaine, une pléiade de précurseurs semble dominer la masse comme pour lui imprimer un élan nécessaire à sa marche en avant.

Le rôle des précurseurs est immense. Ils apparaissent, le plus souvent, chose singulière et admirable en même temps, aux époques tourmentées, parfois quand toutes les passions et les fureurs déchaînées semblent s'être alliées pour précipiter plus sûrement les hommes dans les abîmes.

A toutes les époques, des êtres qui paraissaient, tout d'abord, se confondre avec les autres hommes, sont apparus sur la scène mondiale et à leur parole enflammée, à leurs actes, à leurs écrits, les peuples surpris et admiratifs, se sont arrêtés pour écouter ce qu'ils disaient.

L'homme se meut dans l'infini ; il est toujours tourmenté du besoin de savoir, mais, par cette raison même, il n'est jamais complètement rasassié. Et si, sur la route de la vie, il ne rencontrait des esprits plus évolués, plus instruits, plus sages, meilleurs enfin, il terminerait son existence sans beauté et tomberait dans la désespérance.

Dieu, dans sa sagesse, a su harmoniser les Mondes et donner à chacun ce qui lui est nécessaire pour s'embellir et s'épurer. Les précurseurs sont les artisans de cette épuration et les messagers célestes.

Ils possèdent cette belle faculté qu'on appelle l'imagination, c'est-à-dire une puissance dont le caractère distinctif est de nous émouvoir à la vue du beau, ou encore lorsque la beauté a disparu, de la ressusciter dans notre pensée, d'une manière plus belle encore, en la complétant et en nous donnant de tout ce qui est, une révélation qui nous enchante et nous émeut.

Tous les grands penseurs, tous les grands philosophes, qui ont jeté une ardente lumière sur leur siècle, ont eu l'âme religieuse et au cœur un profond amour de l'humanité.

Dans ces grandes âmes, le cœur a joué un rôle merveilleux, extraordinaire et cela a suffi pour les auréoler d'une beauté singulière et charmante à laquelle les peuples n'ont pu résister.

Dans leurs discours, dans leurs écrits, on retrouve toujours la grande aspiration vers Dieu, et cette aspiration a toujours été aussi l'honneur des belles âmes.

Regardons, observons bien tous ces esprits d'élite qui, dans tous les domaines, ont apporté la lumière ; tous, sans exception, théologiens, philosophes, écrivains et poètes, musiciens, peintres et sculpteurs ont déclaré solennellement, et en bien des circonstances, qu'ils n'étaient que les serviteurs du Maître céleste qui les inspirait.

Comme les autres hommes, plus encore, ils prennent part à toutes les luttes généreuses en y apportant leur foi et leur espérance.

Insensibles parfois à leurs propres douleurs, ils marchent d'un pas assuré et malgré la route difficile, ils accomplissent toujours leur mission consolatrice.

Comme par le passé, les peuples à genoux reconnaîtront les précurseurs. Grâce à eux, ils retrouveront un esprit lumineux, un cœur noble, et dans les grands mouvements de peuples qui changent de temps à autre, la face du monde, ils viendront vers eux pour chercher l'esprit consolateur.

Les précurseurs, pénétrés de leur haute mission trouveront la force de l'accomplir. Ils savent que la bénédiction de Dieu s'étend sur eux. Pionniers d'avant-garde, ils préparent la voie à cet esprit consolateur que les peuples attendent et qui viendra, une fois de plus, dans la gloire suprême de sa divinité compatissante, sauver les hommes et leur montrer la divine Lumière.

Paul BODIER.

Correspondance posthume d'Allan Kardec

M. Jaubert, à Allan Kardec

Molitg-les-Bains, 21 juillet 1863.

Monsieur le Président,

Votre lettre et le procès-verbal constatant mon admission parmi les membres honoraires de la Société spirite parisienne me trouvent à Molitg où j'épuise, dans l'intérêt de ma santé, un congé de vingt-neuf jours ; je tiens à vous donner sur l'heure l'expression de toute ma gratitude.

Je crois à l'immortalité de l'âme, à la communication des morts avec les vivants, comme je crois au soleil. J'aime le Spiritisme comme l'affirmation la plus légitime de la loi de Dieu : la loi du progrès. Je le confesse hautement, parce que le confesser c'est bien faire. J'ai accepté la primevère de l'Académie de Toulouse comme une réponse éclatante à ceux qui ne veulent voir dans les dictées réelles des Esprits que des perceptions erronées ou des élucubrations ridicules. Je reçois le titre de membre honoraire de la Societé dont vous êtes le chef, comme le plus honorable entre ceux que je tiens de la main des hommes. Encore une fois, Monsieur, recevez pour vous et pour tous les membres de la Société parisienne mes remerciements les plus sincères.

Votre compte rendu de la séance des Jeux Floraux a fidèlement interprété et mes sentiments et ma conduite. Je ne pouvais pas en décla-

rant que la fable couronnée était l'œuvre de mon Esprit familier, m'exposer à heurter et le public et mes juges. Vous avez parfaitement exprimé dans votre *Revue* le respect que j'ai de moi-même et de l'opinion des autres. Et, maintenant si dans toute cette affaire je n'ai pas pris l'initiative à votre égard, si je ne fais que vous répondre, c'est qu'il aurait fallu vous parler de moi, et associer mon nom à un événement dont je suis heureux sans doute, mais que d'autres... ont daigné considérer comme un succès.

Aujourd'hui je me sens plus libre, et c'est du plus profond de mon cœur que je vous prie, Monsieur et cher Maître, d'accepter l'hommage de ma reconnaissance, de ma sympathie et de ma considération la plus distinguée.

J. JAUBERT,

Vice-Président du Tribunal de Carcassonne.

Notes bibliographiques extraites du livre *les Pionniers du Spiritisme*, par J. Malgras (1).

M. Jaubert (1806-1893), ancien vice-président du tribunal civil de Carcassonne, chevalier de la Légion d'honneur, a remporté avec les poésies que lui dictaient les Esprits, des prix au concours des Jeux Floraux de Toulouse.

Ces poésies ont été réunies en un volume *Fables et poésies diverses par l'esprit frappeur de Carcassonne.*

M. Jaubert n'était pas seulement un médium typtologue, mais encore un médium à effets physiques et un médium dessinateur. Ne sachant pas dessiner il produisait médiumniquement des paysages et des figures que n'aurait pas désavoués un peintre en renom.

Comme exemple de sa médiumnité à effets physiques voici une anecdote que son ami J. Chapelot raconte dans son *Dictionnaire humoristique* à l'article *Réflexions sur le Spiritisme* : Cinq amis dînaient ensemble dans un hôtel de Toulouse. L'une de ces cinq personnes est *médium*. Au dessert l'Esprit qui se communique ordinairement à ce médium lui annonce spontanément, au moyen de coups frappés dans la table, qu'un gâteau qui lui est destiné, se trouve dans un plateau d'argent déposé dans l'office de l'hôtel.

Le médium fait demander le garçon et le prie d'apporter le gâteau. Le garçon se rend à l'office, voit en effet le plateau d'argent, mais il n'aperçoit absolument rien dedans. Néanmoins il apporte le plateau

(1) *Les pionniers du Spiritisme en France*, par J. MALGRAS. Un volume : 8 francs. Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

et fait remarquer en riant, que le gâteau n'y brille que par son absence.

Et les cinq amis se mettent à rire aussi.

Le médium se contente de dire « Que voulez-vous mes amis nous avons été mystifiés ; mais cela m'étonne grandement car c'est la première fois que cet esprit me trompe. C'est d'autant plus étonnant que c'est lui qui m'a dicté les quatre fables qui viennent d'être couronnées aujourd'hui par l'Académie des Jeux Floraux. »

Au même instant nous voyons apparaître graduellement le gâteau qui finit par emplir exactement le plateau et nous nous mettons en devoir de manger ce gâteau.

(MM. Jaubert vice-président du tribunal de Carcassonne, chevalier de la Légion d'honneur ; Dombres poète de Marmande ; Sabô, président du groupe spirite de Bordeaux ; Guipon employé des Chemins de fer du Midi et J. Chapelot votre serviteur).

M. S... de Merville (Nord), à Allan Kardec

Merville (Nord), 16 décembre 1866.

Cher Monsieur et bien digne Maître.

Mon fils Jules qui est dans sa seconde année de théologie se trouve dans une grande anxiété concernant sa vocation et voici pourquoi : il admet avec foi tous les principes de la doctrine spirite, il est convaincu que tous ces principes parlent mieux à sa raison que tous les dogmes du christianisme enseignés dans les séminaires. Il se demande comment il fera pour exercer un ministère dans lequel il parlera, agira et pensera tout autrement que le veulent les règles de l'Eglise catholique ; il croit que cela répugnera à sa conscience. Cependant il sent qu'il y a d'un autre côté dans la mission du prêtre des devoirs sublimes qu'il envie et pour lesquels il lui semble avoir une vocation spéciale ; c'est le zèle tout d'abnégation et de charité. Il croit qu'à ce point de vue il voit parfaitement l'action admirable de la divine Providence sur lui et il tremble en pensant que s'il abandonne la partie, ce ne soit contrairement à la volonté divine. Dans sa lettre de ce jour dans laquelle il épanche son cœur il me prie de vous faire part de son embarras et consent à s'en rapporter à la réponse de notre Directeur spirituel Saint-Louis si vous vouliez bien le faire évoquer par un de vos médiums, en le priant de nous dire s'il a véritablement la vocation ecclésiatique et s'il est appelé par Dieu.

Avant la rentrée au séminaire et pendant les dernières vacances nous avons eu avec mon fils plusieurs entretiens à ce sujet. Je lui ai

fait connaître que cette différence de principes entre le spiritisme et la religion exércée par le clergé catholique ne différait que dans les abus et qu'il pouvait bien modifier ce qui répugnait à sa conscience, sans trop rejeter ni abandonner les règles de l'Eglise.

Enfin, Cher Monsieur, comme mon fils s'en rapporte à vos sages et doctes conseils, je vous serais très reconnaissant de lui donner ceux de poursuivre sa carrière ecclésiastique à laquelle Dieu l'appelle.

Ce jeune homme a le caractère droit, il est craintif et peu communicatif ; il pousse le scrupule au point de croire qu'il ne doit rien faire dans le ministère sacerdotal sans avoir une foi vive et une entière conviction.

Comme bien vous pensez, cher Monsieur, ce jeune homme abandonnant la carrière pour laquelle il travaille depuis si longtemps ne saurait maintenant occuper aucun emploi dans le monde. Je connais trop son caractère et ses habitudes pour avoir su apprécier qu'il ne pouvait vivre dans le monde et que sa véritable vocation est l'état ecclésiatique.

Ayez l'extrême bonté de répondre à la demande de mon fils le plus tôt qu'il vous sera possible car il doit recevoir la tonsure pour Noël prochain.

Je ne saurais terminer ma lettre sans vous prier, ainsi que votre aimable épouse de recevoir nos vœux les plus ardents pour la conservation de vos précieux jours, nous vous souhaitons une heureuse année et par dessus tout une parfaite santé. Nous prions les bons esprits de vous assister dans vos travaux si utiles pour les progrès et l'avancement de l'humanité.

Ma famille se joint à moi pour vous présenter ses hommages les plus respectueux.

Agréez, je vous prie, Cher Monsieur et Chère Madame, les miens avec ma reconnaissance.

Votre tout dévoué frère en spiritisme.

S...

Commissaire de police à Merville (Nord).

Réponse d'Allan Kardec, par l'intermédiaire d'un secrétaire

Paris, le 18 décembre 1866.

Monsieur.

Monsieur Allan Kardec me charge de vous accuser réception de la lettre que vous lui avez adressée. Il a pris connaissance avec intérêt des

détails que vous lui donnez sur la situation morale de votre fils et s'est fait un devoir de satisfaire à votre désir en demandant pour lui une communication. Je vous adresses ci-inclus la réponse que nous avons obtenue et aux sentiments de laquelle Monsieur Allan Kardec s'associe entièrement. Si ses nombreuses occupations lui eussent permis de vous écrire lui-même il l'aurait fait complètement dans ce sens et il y eut ajouté seulement que le temps approche où il s'opérera certainement une modification profonde dans l'Etat actuel de l'Eglise. Ces ministres auront alors plus de latitude pour agir selon leur conscience.

D'ailleurs, il croit très utile à la cause, qu'il y ait pour les membres du clergé des partisans de l'idée spirite qui en propagent l'enseignement tout en ne faisant pas montre de leur croyance.

Il me charge ainsi que Madame Allan Kardec de vous renouveller l'expression de leur meilleur sentiment.

COMMUNICATION

Mon enfant, toute œuvre accomplie avec dévouement et conviction est méritoire aux yeux de Dieu. L'homme ne pouvant par lui-même accomplir tous les travaux nécessaires à sa conservation a du les subdiviser de manière à ce que la part exécutée par chacun concourut au bien-être de tous. Toutes les professions sont donc utiles et il est nécessaire qu'il se trouve des ouvriers pour toutes, afin que la société ne soit pas en souffrance. Mais pour que chacun puisse se rendre utile au maximum, il faut qu'il soit mis en mesure de choisir librement et sciemment un état. Il ne faut pas que ce choix soit le resultat d'un ordre des parents, ou d'un caprice d'étourdi comme cela n'arrive malheureusement que trop souvent, mais bien qu'il soit mûrement et sérieusement réfléchi. Il est du devoir des parents de diriger le choix, mais non de le violenter. En contraignant une vocation, ils sont moralement criminels, et s'ils échappent à la justice des hommes, la loi éternelle les frappera tôt ou tard pour leur dureté et leur imprévoyance, mais toujours en faisant part des circonstances.

Je vous prie de me pardonner, mon enfant, ce long préambule, mais je le crois nécessaire dans les dispositions d'esprit où vous vous trouvez, pour vous faire comprendre que lorsqu'on se sent appelé irrésistiblement à une fonction sociale si minime qu'elle soit — et celle que vous avez en vue est des plus importante par ses conséquences — il y aurait faute et folie à briser volontairement les moyens qu'on a de se rendre utile.

Je sais combien votre position est délicate et combien vos scrupules

font naître d'angoisses dans votre cœur. Avec votre sincérité et votre foi il n'y a pas de doute que vous ne remplissiez en conscience votre mandat d'apôtre de Jésus. Eh bien ! dites-moi, est-ce la lettre ou l'esprit de la morale évangélique que vous voulez enseigner ? L'esprit, n'est-ce pas ? Vous n'en doutez pas, ni moi non plus. Dans ce cas, dites-moi, je vous prie, si vous voyez quelque différence entre le christianisme et le spiritisme. Tous les deux ne font-ils pas une loi de la tolérance et de la charité. Tous les deux ne prêchent-ils pas la douce maxime du fils du charpentier : « Aimez-vous les uns les autres, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. » Toute la différence est donc de vaines formules. Que cela ne vous retienne. C'est une mission noble et grande que celle du prêtre lorsqu'elle est bien comprise et si je vous engage vivement à entrer dans les ordres, c'est que je sais que vous remplirez dignement votre mandat.

Souvenez-vous que tous les hommes sont frères et qu'en acceptant de leur ouvrir le chemin de la vérité une immense responsabilité pèse sur vous. Il vous faudra scruter vos enseignements de crainte de mêler l'erreur à la vérité, car plus tard ceux que vous auriez convaincus pourraient vous accuser de les avoir trompés.

Ne vous découragez pas si je vous laisse apercevoir les épines cachées sous les fleurs. Vous me demandez un conseil, je me fais un devoir de vous dévoiler les bonheurs et les peines de la tâche que vous allez entreprendre. Elle est belle et sublime, mais elle est pénible aussi. Ne vous inquiétez donc pas, de formules plus ou moins en rapport avec votre manière de voir sur la question des punitions et des récompenses éternelles, et encore de ce côté la différence est-elle si grande entre l'Eglise et entre nous, Elle fait de Dieu un juge sévère et impitoyable, nous le faisons ce qu'il est, un père éternellement miséricordieux, mais comme l'Eglise, nous enseignons aussi que chaque action entraîne après elle et selon sa nature, une récompense et une punition. Auriez-vous scrupule à accepter de faire aimer un Dieu éternellement bon, sévère mais juste ? Non, ce n'est pas là ce qui doit vous retenir, ce qu'il importe de savoir, si vous sentez en vous la force nécessaire pour accepter ce lourd fardeau. Examinez-vous sérieusement, et quand vous vous serez reconnu fort selon Dieu, comme je l'espère, lorsque vous vous serez souvenu que nous n'abandonnons jamais les cœurs purs et dévoués, allez en paix et ne doutez plus.

Petite Synthèse de Grandes Choses

IIe PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le sentiment religieux. — Existe-t-il chez les bêtes ? — Origine des sacrifices sanglants. — Formation des sacerdoces. — Religions diverses. — Les Egyptiens. — Les livres hermétiques. — Leur origine. — Ancienne religion égyptienne. — Ses conceptions sur Dieu, sur l'âme. — La vie d'outre-tombe. — Le culte. — Religion mosaïque. — Sa nature. — Jéhovah. — Le dieu Khepera. — Institutions mosaïques. — Prescriptions cultuelles. — Les prophètes. — Religion chaldéenne et assyrienne. — Culte astronomique. — Religion syrienne. — Pratiques odieuses en l'honneur de Moloch et d'Astarté ?

D'abord, le sentiment religieux est-il bien l'apanage exclusif de l'humanité ? N'existe-t-il pas, comme les autres facultés à l'état rudimentaire chez les animaux d'ordre supérieur ? C'est là une question qu'il nous est impossible de trancher ; nous ne pouvons faire à cet égard que des conjectures.

On remarque parfois chez les animaux une expression qui semble indiquer un sentiment supérieur à l'affection. Il n'est pas rare de voir les Terre-Neuve et les Saint-Bernard, par exemple, demeurer comme en extase devant leur maître. Leurs beaux yeux fixes semblent exprimer les aspirations de leur âme. Il y a une différence notable dans leur attitude, quand ils veulent témoigner leur affection. Ce n'est plus le même regard, ni cette immobilité caractéristique.

Evidemment ce n'est là qu'une supposition ; mais ceux qui vivent habituellement avec ces nobles bêtes, ne sont pas sans avoir remarqué de temps en temps ces sortes d'expression qui ont quelque analogie avec celle d'une personne plongée dans la contemplation. J'ai toujours vécu avec de grands chiens : ce sont mes amis. Jamais toutefois je n'ai remarqué dans le regard et l'attitude du danois ou d'autres races, cette expression particulière.

Il semble donc que, chez ces animaux, il y ait une gradation morale, comme on le constate dans l'humanité.

C'est tout ce que nous pouvons déduire de leur attitude. Mais en dehors de la vie ordinaire se sont produit des faits qui ne laissent pas que d'être difficiles à expliquer.

Les actes des Martyrs, en Europe, en Orient et en Afrique, attestent de temps en temps que des chrétiens exposés aux bêtes dans les amphithéâtres au lieu d'être dévorés, virent ces animaux féroces se coucher à leurs pieds, leur lécher les mains et les défendre contre d'autres. Quelquefois même ils protégèrent leur cadavre, et l'empêchèrent d'être déchiré.

En supposant, ici encore, que plusieurs de ces faits relatés dans les Actes ne soient pas véritables ou qu'ils aient été notablement exagérés, on ne saurait admettre raisonnablement que tous fussent inventés à plaisir, surtout quand les choses se passèrent en public, et que l'historien qui les rapporte en appelle au témoignage de ceux qui les virent comme lui.

Ainsi l'historien Eusèbe dit avoir vu dans la ville de Tyr, des chrétiens exposés aux bêtes les plus redoutables, n'en recevoir aucune atteinte.

« Il arrivait souvent, dit-il, que les bêtes qu'on lâchait sur eux s'arrêtaient tout court et semblaient respecter leurs corps sacrés. Souvent même elles se jetaient sur les bourreaux et sur les païens. Mais pour les saints martyrs, quoiqu'ils fussent nus, désarmés et qu'ils les provoquassent, selon le commandement qu'on leur faisait, elles se retiraient sans les toucher. Elles fuyaient comme si une main invisible les eût chassées, ou qu'une vertu secrète et divine les eût empêchées d'approcher (1). »

Une autre pièce authentique rédigée d'après les registres du greffe criminel de Tarse, et envoyée par les chrétiens de cette ville à leurs frères d'Icone, renferme ce passage :

« Le gouverneur y arriva sur le midi. D'abord on donna aux bêtes les corps de plusieurs gladiateurs qui s'étaient entre-tués. Nous étions retirés dans un coin où nous observions toutes choses, attendant avec crainte la fin de la journée, lorsque le gouverneur commanda à quelques-uns de ses gardes d'aller chercher les chrétiens qui étaient condamnés aux bêtes. Les gardes coururent à la prison, d'où ayant tirés les saints martyrs, ils les chargèrent sur les épaules de quelques portefaix, qui les portèrent jusqu'au pied du tribunal du gouverneur, les tourments qu'on leur avait fait endurer les avaient mis hors d'état non seulement de marcher, mais même de se remuer. Dès que nous les eûmes aperçus, nous nous avançâmes vers une petite éminence où nous nous assîmes, nous couvrant à demi de quelques pierres qui étaient là. L'état où nous vîmes nos frères nous fit répandre bien des larmes ; plusieurs même des spectateurs ne purent retenir les leurs ; car dès que les hommes qui portaient les martyrs les eurent déchargés dans la place, il se fit un silence presque général, causé par la vue d'un objet si pitoyable ; mais le peuple ne pouvant plus retenir son indignation, on commença à murmurer tout haut contre le gouverneur. Voilà, disait-on, une injustice criante ; cette procédure ne peut se soutenir ; il ne peut y avoir qu'un mé-

(1) Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, livre VIII, et dom Ruinart, *Les Véritables actes des Martyrs*, II, 151.

chant juge qui ait pu rendre un pareil jugement. Et là-dessus il y en eut beaucoup qui quittèrent les spectacles et s'en retournèrent à la ville. Le gouverneur, qui s'en aperçut, mit des soldats aux avenues de l'amphithéâtre pour empêcher que personne ne sortit et pour remarquer ceux qui s'y présenteraient, et les lui dénoncer. Il commanda en même temps qu'on lâchât un grand nombre de bêtes ; mais ces animaux, au sortir de leurs loges, s'arrêtèrent tout court, et ne firent point de mal aux saints martyrs.

« Maxime tout furieux fit appeler les gardiens des bêtes, et leur fit donner cent coups de bâton, les voulant rendre responsables de ce que des lions et des tigres étaient moins cruels que lui. Il les menaça de les faire tous mettre en croix, s'ils ne lui fournissaient sur l'heure celle de toutes leurs bêtes qu'ils croyaient la plus farouche et la plus carnassière.

« Ils lâchèrent un grand ours qui, ce jour-là même, avait étranglé trois hommes. Il s'approcha au petit pas du lieu où étaient les martyrs, et se mit à lécher les flancs de saint Andronic. Ce jeune homme, qui souhaitait passionnément de mourir, appuya sa tête sur l'ours, faisant tous ses efforts pour le mettre en colère, mais l'ours ne broncha pas. Maxime, ne se possédant plus, commanda qu'on le tuât, et il se laissa tuer sans résistance aux pieds de saint Andronic.

« Térentien, averti de l'effroyable colère où était le gouverneur et craignant le sort de l'ours, lui envoya promptement une lionne des plus furieuses, qui était venue des déserts de la Lybie, et dont le souverain sacrificateur d'Antioche lui avait fait présent. Dès qu'elle parût, tous les spectateurs pâlirent. Elle poussait des rugissements qui portaient la frayeur dans les âmes les moins susceptibles de crainte. Mais s'étant approché des saints qui étaient étendus sur le sable, elle se coucha aux pieds de saint Taraque dans une posture de suppliante, et comme si elle l'eût adoré. Saint Taraque, au contraire, faisait tout ce qu'il pouvait pour l'animer contre lui, et pour lui rendre sa férocité naturelle, qu'elle semblait avoir perdue : mais la lionne, comme une brebis innocente et paisible, demeurait à ses pieds qu'elle baisait. Maxime, écumant de rage, commanda qu'on piquât la lionne avec un aiguillon. Mais cette bête, reprenant alors sa fureur qu'elle n'avait oublié que pour les saints martyrs, et rugissant d'une manière effroyable, mit en pièces un guichet de la porte de l'amphithéâtre, et jeta une si grande épouvante parmi le peuple qu'il criait : « Nous allons tous périr, qu'on ouvre la porte à la lionne ! »

« Alors Maxime ordonna qu'on fît entrer des gladiateurs pour égorger les trois martyrs. Les gladiateurs vinrent, et les saints consommèrent leur martyre par l'épée (1) ».

Dans la lettre des églises de Lyon et de Vienne à leurs frères d'Asie, on voit qu'une esclave chrétienne, nommée Blandine, fut exposée deux fois aux bêtes sans être touchée, et qu'elle n'en fut atteinte que la troisième fois, et non mortellement. Elle acheva son martyre par le fer (2).

A quel sentiment obéissaient ces animaux féroces ? Je n'ignore pas que les hagiographes voient dans cette immunité une protection divine. Cette explication ne nous suffit pas. Ne serait-il pas plus juste de croire

(1) Dom RUINART, *Les Véritables actes des Martyrs*, traduction de DROUET DE MAUPERTUY. II, 428 et suiv.
(2) *Ibid.*, I, 94.

qu'il s'échappait du corps de ces martyrs une sorte de rayonnement qui dominait la férocité de ces bêtes ? Les effluves qui entourent le corps humain dans les expériences d'extériorisation, ne pouvaient-ils pas influencer les animaux dans certains cas ? Ce qui paraîtrait confirmer cette supposition, c'est la remarque que ce furent surtout de jeunes gens, principalement de jeunes filles, c'est-à-dire des personnes éminement sensitives qui furent ainsi preservées. Il serait inexact, en tout cas, de l'attribuer à une douceur momentanée des bêtes, car plusieurs fois, épargnant les martyrs, elles se jetèrent sur leurs gardiens ou sur le public.

La raison, quelle qu'elle soit, doit donc en être cherchée ailleurs. De même que nous avons vu plus haut des animaux effrayés par l'apparition des fantômes, peut-être nous trouvons-nous ici en présence de faits de même ordre, ayant pour origine le rayonnement psychique des martyrs.

On ne peut nier que certaines personnes n'exercent une action fascinatrice sur les animaux. On ne peut nier davantage que les bêtes soient très sensibles aux effets du magnétisme. Il y a donc en elles à l'état embryonnaire si l'on veut, les aptitudes que nous retrouvons dans l'homme, et le sentiment du respect religieux pourrait fort bien, à un certain degré ne pas faire exception.

Dans l'homme même, il revêt les formes les plus diverses, depuis le fétichisme jusqu'aux conceptions raffinées de l'Inde.

(*A suivre*) ABBÉ PETIT.

Revue de la Presse Etrangère

UN PHÉNOMÈNE PSYCHIQUE

Il y a, en ce moment, aux Etats-Unis, un phénomène unique qui présente le problème psychique le plus passionnant.

C'est une jeune fille du nom d'Elena Keller, dont la personnalité spirituelle déborde en rayonnements d'une intelligence surhumaine un corps voué à toutes les imperfections physiques. Sourde, muette et aveugle, elle peut être rangée parmi les phénomènes les plus inexplicables en même temps que parmi les gloires nationales.

Ses compatriotes la considèrent comme douée d'omniscience.

Très sensitive, elle a su s'assimiler toutes les conceptions les plus vastes des sciences humaines.

M. Gérard Harry, dans un livre intitulé *Les Etres miraculeux*, nous la

présente comme une femme supérieure, agrégée d'université, connaissant à fond l'algèbre et les mathématiques, l'astronomie, le latin et le grec. Elle lit Molière et Anatole France en français, Gœthe, Schiller et Heine en allemand, Rudyard Kipling et Wells en anglais. Elle écrit des études philosophiques et psychologiques, et même des vers. Elle fréquente les musées, les expositions et les théâtres, et ce que d'autres conçoivent par la vue ou l'ouïe, elle le voit et l'entend sans l'usage de sens morts mais qui se sont décuplés en puissance par une sensibilité nerveuse de vision et d'ouïe répandue dans tout son corps.

Cela ne semblerait-il pas indiquer que, très évoluée, elle vient en expiation parmi nous, d'un monde supérieur où les perceptions, dépassant les limitations que nous imposent les sens, se feraient sans leur secours. Et sans doute, venant s'emprisonner dans ce cachot d'un corps inférieur, elle aurait eu, par faveur spéciale, le privilège de conserver ce moyen d'assimilation.

Ceci n'indiquerait-il pas qu'il y a là une puissance créatrice qui vient de l'Esprit et qui dispose, en les maniant suivant ses besoins, des éléments que lui apporte le corps.

Elle cause avec un jugement et une connaissance des choses à ce point remarquables que peu d'hommes et de femmes lui sont comparables.

Il y a là, dit Gérard Harry une réincarnation qui pose ce problème : quelle peut être la limite de la perfectibilité humaine ?

On se demande quel admirable éducateur elle peut avoir eu pour vaincre les premières difficultés de sa position. C'est à Miss A. Sullivan, professeur à l'Institut Perkins, de Boston, qu'elle doit ce miracle, car vaincre de telles barrières paraît un tour de force surhumain.

Dans un article d'Elena elle nous dit comment « avec une demeure à trois portes », c'est-à-dire trois organes seulement de sensations, elle a pu arriver à une conception supérieure de l'existence humaine et de l'univers.

« Chaque atome de mon corps, dit-elle, s'est converti en un *vibroscope*. Il me semble qu'ils sont tous comme des yeux. Je perçois des vibrations sans nombre. Rien qu'au pas d'une personne, je sens son caractère, sa manière d'être, son âge et son sexe. Je sais quand elle s'agenouille, quand elle se lève, quand elle s'assied. J'ai conscience des actes de ceux qui m'entourent. Il y a des vibrations qui pénètrent ma chair, mes nerfs, mes os, comme la chaleur, la douleur ou le froid. Le bruit d'un tambour par exemple se fait sentir en moi par une répercussion dans la poitrine et les épaules. J'entends par les vibrations le bruit du tonnerre et le mugissement de la mer. Les sons de l'orgue pénètrent en moi et me plongent en extase. Je sens la musique du piano au point d'être passionnée

par ses différents rythmes. Les bruits aigus agissent sur tout mon être et me font ressentir une grande souffrance nerveuse. J'ai également pu me former une idée des divers travaux humains par les vibrations. Dans la paume de la main vient se manifester le miaulement du chat et l'aboiement du chien ; je sens hennir le cheval, glousser le dindon, et je distingue si ces cris sont le résultat du plaisir ou de la douleur. Le silence de la campagne après le bruit des villes, me paraît délicieux. Les mille voix douces de la terre montent en moi avec le bruissement des feuilles et le bourdonnement des insectes.

« Les ondes de chaleur et de son me heurtent le visage et produisent en moi une multitude de combinaisons de sensations. En somme, comme les autres êtres normaux, je suis en contact ininterrompu avec la vie. »

Edison et Graham Bell, les deux grands savants américains, ont fait une étude de toutes ses explications, de toutes ses sensations afin de tâcher de découvrir jusqu'où peut aller l'extrême sensibilité des ondes hertziennes, la télégraphie et la téléphonie sans fil.

Elena, consciente de l'infériorité de nos principaux organes, dit : « Je me suis promenée avec des gens qui avaient les yeux grands ouverts à la lumière et qui ne voient rien de ce qui se passe dans les bois, dans la mer, dans le ciel et dans les livres. Autant être alors dans les ténèbres comme je le suis avec le pouvoir des sensations que de se contenter d'organes qui ne perçoivent rien. »

Et elle ajouta : « Il n'y a pas d'autre nuit noire que celle de l'ignorance. »

Elle a décrit dans un livre extrêmement curieux toutes ses sensations et toutes ses perceptions.

Elle va et vient, sans aide, par les rues, à travers les obstacles de toutes sortes et le trafic menaçant de ces ruches affairées que sont les villes américaines. On ne la guide jamais. Elle se sent baignée d'une lumière éblouissante, jetant des feux comme le diamant, lumière qui semble faite de rosée et de feu, où elle retrouve, dit-elle la blancheur du lys et les pudiques rougeurs de la rose.

Comment, aveugle, peut-elle avoir une conception de ces couleurs ? Ne serait-ce pas là un reflet des lumières de l'Au-delà pendant les échappées de l'âme aux heures de sommeil ? C'est ce qu'elle semble comprendre elle-même en disant : « Quel malheur que je ne puisse voir ces merveilles qu'en rêve, quand je chausse des sandales ailées qui me transportent au milieu de la foule des bienheureux. »

En somme elle vit d'une espèce de vie spirituelle où se manifeste d'une manière frappante l'immense supériorité de l'âme sur la matière. Qui d'elle ou de nous a entrevu la vraie lumière ? A part la défectuosité

physique de son corps, elle possède des sensations infinies que nous ignorons complètement et qui doivent la rapprocher d'autres êtres infiniment plus parfaits que nous. Ne prenant aucune part aux joies de la Terre, elle vit d'une vie spirituelle élevée qui plane au-dessus des misères d'ici-bas. A force de s'absorber dans les régions les plus éthérées de la pensée, elle vit d'un heureux idéal.

Mme Mæterlink qui la vit dans un de ses voyages en Amérique, exprime toute l'admiration qu'elle lui a inspirée, dans une préface à l'ouvrage de M. Harry, *Les Etres merveilleux*.

J'ai, dit-elle, salué à Wrentham la souveraineté de la meilleure, de la plus grande, de la plus splendide des reines. Devant la clarté de ces ténèbres, ma raison se sentait éclipsée. Sous l'agilité de ses doigts qui recueillaient mes paroles, mon esprit émerveillé semblait s'égarer et éprouvait devant cette nuit de la tombe, la vision d'une vie lumineuse, intense et plus belle que la plus grande partie de celles qui nous entourent.

Elena l'a sans doute désirée telle en s'incarnant. En tout cas elle est la révélation de quelque chose d'élevé, une leçon pour tous ceux qui peuvent entrevoir derrière les mystères voilés qui nous étreignent, les réalités divines.

(On trouvera dans l'excellent journal *Lumen* de Barcelone, sous la signature de A. Bonnee, une très intéressante étude à ce sujet.)

Maisons hantées. — Les exemples de maisons hantées sont excessivement fréquents. Dans le *Lumen*, journal psychique de Barcelone, nous lisons l'histoire suivante :

Don Antonio Villa, un industriel brésilien, arrivant un jour dans l'Etat de Parana pour y extraire de la gomme, s'enquit d'une demeure à louer et, à son grand étonnement, la seule qui était inoccupée lui fut offerte gratuitement. Ayant demandé ce qui lui valait cette faveur, on lui répondit que c'était parce que cette maison passait pour être hantée.

Assez incrédule à cet égard et point effrayé du tout, il accepta et s'y installa.

Des bruits discrets se firent en effet entendre d'abord ; mais vint une nuit où, réveillé comme par une intervention étrangère, il aperçut tout à coup, couché à côté de lui, la forme confuse d'un moine.

« Ne t'effraie pas, frère, lui dit l'apparition, je ne te ferai aucun mal. Je ne suis plus de ce monde ; j'ai été assassiné, il y a plusieurs années, en cet endroit, et mon corps y a été caché. Je viens te demander de faire exhumer mes restes pour les faire enterrer au cimetière. »

Puis il indiqua l'endroit où l'on pourrait les trouver et Don Antonio lui ayant promis de lui donner satisfaction, il disparut.

Dès le lendemain, on fit le nécessaire ; les ossements furent trouvés dans une urne cachée sous le sol à une petite profondeur, et le tout fut transporté au cimetière. Les restes furent mis en terre et l'urne orna la tombe.

Le moine reparut la nuit suivante pour le remercier et lui dit que dans quelque circonstance que ce soit, s'il avait besoin d'aide, il ne manque pas de l'appeler.

A quelques temps de là, un membre de la famille de Don Pedro étant tombé dangereusement malade, ce dernier fit appel à l'Esprit du moine. Fidèle à sa promesse, celui-ci lui donna de précises indications au moyen desquelles le malade fut remis promptement sur pied, bien qu'il eût été abandonné par les docteurs.

Depuis ce jour et dans toutes les circonstances similaires, ce moine reconnaissant ne manqua jamais de venir à son aide pour le tirer d'affaire chaque fois qu'il se trouvait aux prises avec des difficultés.

Médiumnité enfantine. — Une dynamo, sur un bateau de la marine marchande, s'étant dérangée, le mécanicien fit tous ses efforts pour la réparer, mais sans y parvenir. Le capitaine fit alors appel à un ingénieur qui était à bord; celui-ci, l'ayant examinée, ne put trouver la cause du dérangement et déclara qu'il fallait démonter tout l'appareil. Le capitaine mécontent menaça le mécanicien de le renvoyer s'il ne trouvait pas à remédier au mal.

Quelqu'un, par hasard, dit à ce dernier qu'il y avait à bord une petite fille qui était excellent médium, et proposa, avec son aide, de faire appel aux Esprits.

L'enfant fut amenée et, au grand étonnement du mécanicien qui haussait les épaules avec mépris, elle expliqua dans les plus grands détails avec une clarté parfaite et une précision technique remarquable par où l'appareil pêchait et ce qu'il y avait à faire, indiquant les pièces encrassées à nettoyer, les rouages qui avaient besoin d'être graissés, etc.

La surprise était à son comble, l'enfant elle-même ne comprenant pas un mot de ce qu'elle disait ; mais le mécanicien avait compris. L'explication fut pour lui comme un trait de lumière. Il suivit les instructions données, et l'appareil se remit à marcher comme auparavant.

De *La Revista* (Valparaiso).

Félix Rémo.

L'Editeur-Gérant : Paul Leymarie.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.